

Étienne Landais

## Des rizières *et* des vaches\*

### Matériel et méthode : éléments d'une mise en perspective

Lieu séculaire de confrontation entre les civilisations négro-africaine, arabo-berbère et ouest-européenne, l'ancien royaume noir du *Waal* correspond, en termes géographiques, à la Basse Vallée du fleuve Sénégal, et plus précisément à la région du delta, qui s'étend de Richard-Toll à l'embouchure du fleuve, à quelques kilomètres en aval de la ville de Saint-Louis. Cette région couvre au total 8 000 km<sup>2</sup>, de part et d'autre du cours principal du fleuve, qui fait frontière entre le Sénégal et la Mauritanie. Pour des raisons politiques, seule la partie sénégalaise, qui correspond à l'ouest du département de Dagana et s'étend sur quelque 5 000 km<sup>2</sup>, fait l'objet de cet ouvrage. Cette limitation n'a pas constitué une entrave trop grave pour la recherche dont il est rendu compte, dans la mesure où celle-ci est centrée sur l'étude des conséquences pour l'agriculture et l'élevage locaux de politiques agricoles et d'aménagements hydrauliques dont la plupart n'ont directement concerné que la rive sénégalaise. Il reste que le bilan social, écologique, agricole et pastoral de la « révolution agricole » qui secoue le *Waal* ne saurait ignorer ses répercussions du côté mauritanien, et que l'on ne peut donc que regretter cette amputation de la zone d'étude.

Tout ce qui concerne la vallée du fleuve Sénégal revêt, on le sait, un intérêt particulier, en raison du statut privilégié dont elle jouit dans l'imaginaire géopolitique. C'est en effet, depuis des décennies, l'un des hauts lieux des débats sur le développement du Tiers-monde. Au cœur de ces débats, quatre grands types de problèmes, étroitement liés entre eux, à propos desquels l'exemple de la vallée est inmanquablement cité : les premiers, qui se réfèrent à la sociologie du développement, sont relatifs aux effets déstructurants de l'émigration, mais aussi au rôle des migrants dans l'évolution des sociétés locales et à l'émergence des organisations paysannes, dans lesquelles on continue à placer beaucoup d'espoirs ; les seconds, plus politiques, ont trait au rôle joué par les pouvoirs nationaux dans le développement local, et aux exigences manifestées vis-à-vis des pays en développement par les institutions internationales, Banque mondiale et Fonds moné-

---

\* À propos de : Jean-François TOURRAND, *L'élevage dans la révolution agricole au Waalo. Ruptures et continuités*. Thèse de doctorat d'État, Université Paris-XII. Maisons-Alfort, Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement, Institut d'élevage et de médecine vétérinaire des pays tropicaux (CIRAD-EMVT), 416 p., 24 cartes, 138 figures, 82 tableaux.

taire international en tête. D'autres débats sont liés à l'effet d'entraînement économique des projets régionaux d'aménagement financièrement soutenus par la Communauté internationale. L'endigement du delta au cours des années 1960, les grands barrages récemment édifiés dans la vallée sont l'archétype de ces vastes projets, dont l'irrigation est le domaine de prédilection. Enfin, le quatrième type de problème est d'ordre écologique. La mise en chantier des grands barrages a entraîné, on s'en souvient, des polémiques passionnées. La salinisation progressive des sols du delta, du fait de l'insuffisance du drainage des eaux d'irrigation, est un autre sujet d'inquiétude. Les débats restent vifs par ailleurs sur l'origine, anthropique ou non, des épisodes de sécheresse qui ont sévèrement affecté la zone sahéenne en général et le nord du Sénégal en particulier au cours des deux dernières décennies.

Dans pratiquement tous les domaines qui viennent d'être évoqués, les années 1984 à 1991, qu'étudie J. F. Tourrand, ont été fertiles en événements marquants, et la période qui a débuté dans les années 1985 restera probablement dans l'histoire agricole du *Waal* comme une période charnière. L'un des intérêts du témoignage que nous donne cet ouvrage tient à ce qu'il dresse un état des lieux détaillé à la veille des bouleversements qui surviennent alors, avant de proposer une analyse très riche des évolutions survenues entre 1985 et 1990, appuyée sur un grand nombre d'informations de première main.

L'auteur a disposé, pour le suivi des troupeaux en milieu traditionnel, d'une méthode nouvelle, appuyée sur un outil informatique performant, dénommée « Panurge », et bénéficié de l'appui de l'équipe du département « Élevage » de l'Institut sénégalais de recherche agricole qui l'a mis au point, en coopération avec le CIRAD/EMVT. Il en a tiré, cinq ans durant, une information zootechnique de qualité. Cette source spécialisée est venue grossir celles, plus diversifiées, que représentent les échanges nés de l'exercice quotidien d'une pluridisciplinarité érigée en principe de fonctionnement. Au total, cette thèse représente une véritable mine d'informations, concernant les aspects très variés des phénomènes étudiés. Rédigée avec peu de recul vis-à-vis de l'événement, donc au prix de quelques risques, elle dresse un tableau cohérent des bouleversements qui ont marqué l'agriculture du *Waal* durant la période 1985-1990. Cette vision globale, extrêmement documentée, n'est pas sans s'apparenter à celle d'un historien. La visée zootechnique de départ n'a pas été abandonnée pour autant, et reste l'axe principal de la réflexion. Mais elle est relativisée, comme en témoigne le renvoi en annexe des trois chapitres qui rendent compte des résultats relatifs aux performances animales.

### Irrigation, ajustement structurel, agriculteurs wolof et pasteurs peul

Ses caractéristiques naturelles ne faisaient pas du delta une zone propice aux cultures, en dehors des cultures maraîchères de saison sèche, qui occupaient des superficies très limitées. La vocation pastorale du delta, en revanche, était évidente, et de nombreux troupeaux, qui exploitaient en saison des pluies les parcours du proche *jeeri* ou transhumaient sur les immenses parcours sahéens situés au nord et au sud-est du delta, convergeaient en saison sèche vers les vastes parcours du *waalo*, que la décrue libérait progressivement. La pêche était

également florissante, en raison de l'ampleur de l'inondation saisonnière et de l'importance de la zone de contact entre les eaux douces et salées.

Au milieu du <sup>xx</sup>e siècle, à l'exception des centres urbains de Saint-Louis, de Richard-Toll et de Ross-Béthio, le *Waal*, faiblement peuplé en saison sèche, était pratiquement vide durant l'hivernage. Des pasteurs transhumants peuls et maures occupaient le centre de la région, tandis que les rives du fleuve et la bordure sud du *jeeri* étaient habitées de manière permanente par des cultivateurs wolof.

En 1960, la population de la partie occidentale du département de Dagana, qui correspond au *Waal*, comptait 102 000 habitants, dont 44 % de ruraux. Dans le delta proprement dit, la densité du peuplement n'est que de quatre habitants au km<sup>2</sup>, tandis qu'elle est de près de vingt sur les berges du fleuve et dans les zones de *jeeri* voisines (formations dunaires deltaïques, pré littorales ou continentales de la région du delta). La population rurale est composée de 65 % de Wolof, de 25 % de Peul et de 5 à 8 % de Maures. Ainsi, le *Waal*, que son histoire, son écologie et son économie individualisent nettement vis-à-vis de la Moyenne Vallée, s'en distingue encore par son peuplement.

Les Maures blancs, ou *Bayḍān*, éleveurs de bovins et de petits ruminants et grands commerçants, majoritairement originaires du Trarza, partaient en transhumance dès les premières pluies pour gagner des pâturages situés loin vers le nord, souvent à plus de 200 km. Ils revenaient dans le delta en saison sèche pour traiter la gomme, exploiter les pâturages des cuvettes ouest du *Waal* (Keur-Macène, Djoudj, Djeuss et Trois-Marigots) et vendre les jeunes mâles, issus de leurs troupeaux, aux agriculteurs wolof.

Les Maures noirs, ou *Harātīnes*, anciens captifs affranchis, accompagnaient jadis les *Bayḍān* dans leur périple, assurant la garde des troupeaux et la récolte de la gomme. Devenus éleveurs de petits ruminants, ils se sont progressivement sédentarisés le long du fleuve ou dans le proche *jeeri*, développant la culture de mil pluvial et secondairement la culture de décrue.

Les systèmes de production peuls reposaient tous sur le pastoralisme, la production de lait et la vente d'animaux sur pied. Selon le circuit de transhumance et la composition du cheptel, trois modalités peuvent être distinguées, chacune étant spécifique d'une partie du delta.

Les Peul du Haut-delta, grands éleveurs de bovins, transhumaient dans le *Ferlo* voisin en saison des pluies. Leurs campements permanents étaient installés près de la berge Est du lac de Guiers ou à proximité du fleuve, en amont de Richard-Toll, ce qui permettait à leurs troupeaux de continuer à exploiter les parcours de *jeeri* en début de saison sèche tout en s'abreuvant régulièrement. En fin de saison sèche, ils transhumaient sur les parcours de décrue de la rive Ouest du lac et les cuvettes Nord du delta.

Les Peul du Moyen-delta, éleveurs de bovins et de caprins, ne quittaient que rarement le *Waal*. Ils installaient des campements d'hivernage fixes sur le *jeeri* situé au sud du delta. Les troupeaux pâturaient autour de ces campements, à proximité desquels les éleveurs cultivaient du mil, du niébé et du béref, ainsi que du sorgho dans les bas-fonds. Après la récolte, et à l'assèchement des mares, chaque fraction regagnait son campement de saison sèche dans le delta, où les troupeaux exploitaient les parcours des levées deltaïques et des plaines basses, puis les parcours de décrue des cuvettes, jusqu'à la fin de la saison sèche.

Les Peul du Bas-delta, éleveurs de bovins, d'ovins et de caprins, ne transhu-

maient pas, la situation de leurs campements leur permettant à tout moment de l'année d'accéder à des parcours exploitables et de commercialiser leurs produits sur le marché de Saint-Louis. Ils semblent avoir développé le maraîchage depuis longtemps, d'abord pour l'autoconsommation, puis pour la vente.

Fondamentalement sédentaires, les systèmes de production des Wolof étaient plus que les précédents dépendants des caractéristiques du milieu local. La diversification des activités constituait la voie privilégiée de la recherche de la sécurité. Ces systèmes combinaient donc, selon les opportunités locales, diverses activités : culture pluviale sur *jeeri* (mil, niébé, arachide, béréf), maraîchage et culture de décrue en saison sèche (sorgho, maïs, niébé, patate douce, tomate-cerise, manioc), pêche (dans le fleuve, les marigots et les cuvettes, le lac de Guiers, voire en mer), petit élevage, commerce, artisanat...

La colonisation agricole du *waalo* ne va véritablement prendre son essor qu'à la suite de travaux très ambitieux. La première étape est représentée par la construction, de 1961 à 1964, d'une digue périphérique qui ceinture le delta. Des ponts-barrages incorporés à la digue sont édifiés à l'embouchure des marigots. Ouverts durant la crue, ils contrôlent l'admission d'eau douce dans les cuvettes. Leur fermeture à la décrue interdit l'envahissement des marigots par les eaux marines qui remontent dans le fleuve en période d'étiage<sup>1</sup>. De 1960 à 1975, l'aménagement des terres irrigables du delta se poursuit sous l'égide d'un organisme d'État, la Société d'aménagement et d'exploitation des terres du delta du fleuve Sénégal et des vallées du fleuve Sénégal et de la Falémé (SAED), qui est également chargée de leur mise en valeur par le biais de coopératives paysannes, de l'encadrement technique des paysans, de la transformation du paddy et de la commercialisation du riz. À la fin des années 1970, les superficies cultivées atteindront 14 000 ha, soit environ la moitié des 30 000 ha initialement visés. Les rendements se stabilisent aux alentours de quatre à cinq tonnes/ha.

Une seconde étape commence au début des années 1970, avec l'intérêt manifesté par l'agro-industrie. Après plus de vingt ans de gestion par l'administration publique, le casier rizicole de Richard-Toll est repris, à l'exception du colonat, par une société de droit privé, la Compagnie sucrière sénégalaise (CSS). Celle-ci entreprend d'importants travaux hydro-agricoles : creusement du canal de la Taouey entre le fleuve et le lac de Guiers, permettant le remplissage rapide du lac au moment de la crue ; construction de deux stations de pompage sur ce canal, qui peut être mis en communication soit avec le fleuve soit avec le lac ; construction des systèmes d'irrigation et de drainage permettant la mise en culture de 8 000 ha. Employant près de 7 500 salariés en 1988, la CSS est de loin le plus gros employeur de la région. La création de ces emplois, qui a coïncidé avec la sécheresse de 1972-1973, a permis à de nombreux pasteurs, dont les troupeaux étaient décimés, de retrouver un emploi permanent. La plupart d'entre eux se sont sédentarisés. Les nombreux emplois saisonniers sont par ailleurs occupés en majorité par des Peul appartenant à des familles d'éleveurs, ce qui

1. À partir de 1969, des stations de pompage couplées à ces ouvrages autorisent le remplissage artificiel des défluent, même lorsque le niveau de la crue est trop faible pour permettre un écoulement gravitaire.

contribue à faire évoluer leurs systèmes de production. D'autres entreprises agro-industrielles s'implanteront au cours des années 1970<sup>2</sup>.

La troisième étape correspond à l'achèvement du barrage de Diama, qui coupe le lit du fleuve à environ 30 km en amont de Saint-Louis, stoppant la remontée de la langue salée et maintenant en amont une hauteur d'eau suffisante pour l'alimentation en saison sèche de l'ensemble des ouvrages hydrauliques de la Basse Vallée. La mise en eau, en 1989-1990, du barrage de Manantali, situé au Mali dans le haut-bassin du fleuve parachève la réalisation du vieux rêve technicien de la maîtrise de l'eau dans la vallée du Sénégal. La réserve d'eau douce ainsi constituée permet en effet des lâchers d'eau réguliers en saison sèche, en fonction des besoins agricoles dans la vallée et de la hauteur d'eau à Diama.

Cette réalisation coïncide avec le début de la véritable révolution agricole déclenchée par la mise en place en 1985 de la Nouvelle politique agricole (NPA), marquée par le désengagement de l'État et le transfert aux organisations de producteurs de la gestion de l'agriculture irriguée. Forts de l'expérience technique et organisationnelle acquise dans le cadre de la SAED et de l'agro-industrie, les paysans, rapidement organisés en Groupements d'intérêt économique (GIE), se saisissent des opportunités qui leur sont offertes, et en particulier des ouvertures de crédit consenties par la nouvelle Caisse nationale de crédit agricole, pour s'équiper, cultiver et mettre en valeur de nouvelles terres. Se substituent à la SAED dans de nombreux domaines d'activité, les GIE deviennent rapidement le principal moteur de l'agriculture dans le *Waaloo*, où se déroule alors une course effrénée à l'investissement et aux aménagements. Cette « véritable boulimie d'aménagements sauvages et d'équipements » se traduit dans les chiffres : les paysans, qui géraient directement 5 % des terres irriguées en 1985, en gèrent plus de la moitié en 1992 ; durant la même période, les surfaces aménagées ont plus que doublé ; le nombre des groupes motopompes est passé de 350 à plus de 1 200 ; celui des moissonneuses-batteuses de 2 à 50 ; les tracteurs, au nombre de 80, presque tous appartenant à la SAED, sont désormais plus de 200, en majorité entre les mains des producteurs. La filière rizicole, profondément déstabilisée par cette croissance accélérée et le vigoureux développement du secteur privé, tant en aval qu'en amont, est en pleine restructuration.

Le trait commun des politiques agricoles qui se sont succédé depuis plus de cinquante années est de s'être focalisées exclusivement sur les productions végétales irriguées et d'avoir systématiquement ignoré les activités pastorales qui dominaient traditionnellement l'économie agricole du *Waaloo*. L'endiguement et

---

2. Une société de conserverie, la Société des conserveries alimentaires du Sénégal (SOCAS), créée en 1972, installe pour sa part une usine de concentré de tomate à Savoigne, dans le Bas-delta. Elle crée une cinquantaine d'emplois permanents, et environ 200 emplois saisonniers, mais distribue aussi d'importants revenus aux paysans dont elle achète la production (15 000 tonnes en 1975), stimulant ainsi le développement local de la culture irriguée. En 1975, une société concurrente, la Société nationale de tomates industrielles (SNTI), ouvre également une usine à Dagana. Pour compléter l'approvisionnement des usines, la SOCAS, puis la SNTI aménagent respectivement 250 et 100 ha de *jeeri* pour produire de la tomate irriguée par aspersion. La colonisation agricole du *jeeri* ainsi entreprise, après avoir marqué le pas, est probablement appelée à se développer rapidement dans l'avenir, dans le cadre d'initiatives privées.

le contrôle de l'eau ont stérilisé une grande partie des terres des plaines basses, souvent salées, qui ne bénéficient plus de l'inondation périodique et du lessivage qu'elle occasionnait. L'aménagement des cuvettes a privé l'élevage de la majorité des pâturages de décrue. Au total, le potentiel pastoral du *Waal*, et surtout celui de ses pâturages de décrue, qui pouvaient accueillir au moins 80 000 UBT<sup>3</sup> durant toute la saison sèche, a pratiquement disparu. La baisse sensible de la pluviosité au cours des trente dernières années s'est en outre traduite par une diminution marquée de la productivité des parcours de *jeeri*, presque nulle au cours des deux sécheresses de 1972-1973 et 1983-1984, qu'il s'agisse des parcours locaux ou de ceux des zones de transhumance plus lointaines.

Cette perte considérable de ressources fourragères naturelles a cependant été largement compensée par la disponibilité des sous-produits issus des cultures irriguées, pailles et sons de riz essentiellement, dont la production a rapidement augmenté au cours des années 1980 pour dépasser 65 000 tonnes en 1990. De ce fait, peu d'éleveurs ont quitté la région, préférant, en ces temps difficiles, adapter leurs pratiques et apprendre à valoriser ces ressources nouvelles, au départ très mal utilisées. En saison sèche, les parcours post-culturels constituent désormais la principale ressource fourragère du cheptel peul, dont une partie croissante reçoit une complémentation composée de sons de riz, d'adventices de culture, de drêches de tomate et de mélasse de canne. La paille et le son de riz permettent également, si nécessaire, de pallier en saison des pluies la médiocrité des parcours de *jeeri*. La majorité des pasteurs ont conscience que la part des fourrages naturels dans l'alimentation des troupeaux continuera à diminuer, et recherchent à améliorer la valorisation des sous-produits agricoles, voire à implanter des cultures fourragères. En milieu wolof, le cheptel à l'attache est alimenté exclusivement avec des sous-produits, tout au moins dans le Moyen et le Haut-delta.

En 1990, on comptait dans le *Waal* 31 500 bovins, 25 000 caprins et près de 35 000 ovins, soit des effectifs du même ordre qu'en 1965. La chose est tout à fait remarquable, compte tenu du départ des pasteurs maures lors du conflit armé sénégal-mauritanien de 1989, des pertes subies lors de chacune des deux sécheresses survenues dans l'intervalle, pertes estimées à environ 50 % du cheptel bovin à chaque fois, et enfin de la survenue en 1987 d'une épizootie de « fièvre de la vallée du Rift »<sup>4</sup>. L'apparente stabilité des effectifs cache en réalité une croissance très rapide du cheptel, et notamment, fait remarquable, du cheptel bovin. Ceci témoigne de l'adaptation des nouveaux systèmes d'élevage développés par les éleveurs, en l'absence de tout soutien technique ou financier officiel.

Avant les aménagements, l'appartenance ethnique et la localisation de l'habitat constituaient les deux critères explicatifs majeurs de la différenciation des systèmes traditionnels de production, les principaux contrastes résidant dans la combinaison des activités mises en œuvre (cf. *supra*). Qu'en est-il en 1985, à la veille de la révolution agricole, alors que l'agriculture irriguée et le salariat sont devenus les deux principales sources de revenus des populations rurales du *Waal* ? Qu'en est-il cinq ans après ? Pour répondre à ces questions, l'auteur a mené une enquête sur l'évolution des *systèmes d'activités* des unités familiales de production entre 1985 et 1990. Au bout de ces cinq années, les 95 exploitations

3. Unité de Bétail Tropical, équivalent à un bovin adulte de 250 kg.

4. Maladie virale transmissible à l'homme.

de l'échantillon initial sont devenues 128, 21 d'entre elles (6 peul, 15 wolof) s'étant segmentées pour donner naissance à 54 nouvelles exploitations (11 peul, 43 wolof). Le nombre d'exploitations a, par ce processus, été multiplié par 1,50 chez les Wolof et 1,13 chez les Peul. La population correspondante, fort peu concernée par l'émigration, a cru au rythme moyen de 4,3 % par an chez les Wolof et de 3,6 % chez les Peul. Par suite, la taille moyenne des exploitations familiales a diminué de 17 % chez les premiers, passant de 17,7 à 14,7 personnes tandis qu'elle augmentait de 7 % chez les seconds, passant de 16,2 à 17,3 personnes.

Ces différences entre ethnies sont à relier aux stratégies économiques. L'accès à la culture irriguée et au crédit d'équipement représente, pour les ménages dépendants, le moyen de s'émanciper et d'accéder à l'autonomie. En milieu wolof, ceci incite les jeunes à créer leur propre exploitation et tend donc à accélérer le processus normal de scission des exploitations. La création d'emplois salariés dans le Haut-delta avait provoqué un phénomène comparable au cours de la précédente décennie. S'y ajoute cependant, dans un contexte de compétition forcenée pour la conquête foncière, une stratégie délibérée d'essai-mage qui explique que l'éclatement d'une exploitation donne en moyenne naissance à près de trois exploitations-filles. En milieu peul, ce phénomène n'est pas constaté, sans doute en raison de la plus grande autonomie économique dont jouissent les jeunes ménages, mais aussi parce qu'ils ne disposent pas, surtout lorsqu'ils s'investissent dans la riziculture, de la main-d'œuvre suffisante pour assurer la conduite de leur troupeau. Ils préfèrent donc rester dans leur exploitation familiale pour bénéficier du gardiennage collectif.

En cinq ans, la surface irriguée moyenne cultivée par actif a augmenté de plus de 75 %, tant chez les Peul que chez les Wolof, passant respectivement de 21 à 37 ares et de 44 à 78 ares : les disparités augmentent donc en valeur absolue, ce qui est dû essentiellement à la multiplication des périmètres privés chez les Wolof.

Du côté de l'élevage, la période étudiée a été marquée par des conditions climatiques favorables sur le plan de la production fourragère des parcours encore disponibles, tandis que la disponibilité en sous-produits croissait rapidement et se généralisait dans tout le Moyen et le Haut-delta. Les activités d'élevage, qui deviennent pour les Wolof du Bas-delta une voie de diversification de plus en plus affirmée, n'ont guère évolué dans les autres situations. Elles ont même régressé chez les riziculteurs qui ont accédé au statut de « Privés », ceux qui possédaient des bovins les ayant vendus pour s'équiper. Chez les Peul, en revanche, l'élevage bovin, forme de capitalisation privilégiée, a connu un développement spectaculaire touchant tous les types d'exploitations à l'exception de celles du Bas-delta. Augmentant en moyenne de près de 11 % par an malgré l'épidémie de 1987, le nombre moyen de bovins par exploitation atteint ainsi 50 têtes (contre 1,3 chez les Wolof !).

En relation avec le programme d'ajustement structurel dans lequel s'inscrit la Nouvelle politique agricole, de nombreux emplois ont été supprimés dans le secteur public et à la SAED. Symétriquement, un certain nombre d'emplois permanents ou saisonniers ont été créés dans le secteur privé, à tous les niveaux de la filière.

Dans le Bas-delta, où aucun nouveau casier hydro-agricole n'avait encore été aménagé en 1990, l'accès à l'irrigation reste très limité. Les exploitations ont subi

le contrecoup des licenciements, qui ont touché principalement l'agglomération saint-louisienne. Les productions de leurs jardins étant de plus en plus concurrencées par le développement généralisé du maraîchage avec irrigation mécanique sur les berges des cours d'eau, les Peul développent et intensifient leur élevage, en privilégiant les petits ruminants, qui rentabilisent rapidement des investissements réduits. Fortement exploité, l'élevage bovin a légèrement régressé sur le plan numérique ; il est lui aussi concerné par l'intensification de l'alimentation. Confrontés aux mêmes difficultés, les Wolof apportent des réponses comparables, développant de préférence des ateliers de production avicole et d'embouche ovine et/ou bovine.

Pour les exploitants peul du Moyen et du Haut-delta, ces cinq années sont marquées par la reconstitution du cheptel et, au-delà, par une capitalisation qui traduit un enrichissement sensible. Selon les types d'exploitations, la valeur estimée moyenne du cheptel en 1990 est comprise entre 2 et 5 millions de Francs CFA. Ces stratégies d'accumulation ont été facilitées par le développement de la riziculture, qui couvre les besoins vivriers et dégage des revenus qui permettent aux familles d'épargner le bétail, voire d'investir le surplus dans des achats d'animaux. Tous les types d'exploitations du Haut-delta ont eu accès à des terres irriguées ou ont accru les surfaces qu'ils possédaient déjà. La riziculture a ainsi fait son entrée dans de nombreux systèmes de production qui reposaient essentiellement jusque-là sur le salariat et l'élevage. Les surfaces irriguées détenues par les exploitations du Moyen-delta ont également cru dans des proportions importantes. Quelques agro-pasteurs sont même parvenus à accéder à la propriété d'un périmètre privé, sans opter pour autant pour le tout-rizicole façon Wolof. La tendance générale est donc au renforcement de l'agro-pastoralisme. Dans tous les systèmes concernés, la croissance conjointe du cheptel et des surfaces irriguées commence cependant à poser de sérieux problèmes de main-d'œuvre d'une part, d'espace pastoral d'autre part. Différentes solutions s'offrent : jouer la complémentarité régionale avec le *Ferlo* voisin en éloignant le bétail du delta, avec, à terme, un risque évident de scission des unités familiales et de spécialisation des systèmes de production, intensifier la production animale sur place à partir des sous-produits agricoles (ateliers laitiers et d'embouche), combiner les deux en séparant pour la production de viande les troupeaux naisseurs des ateliers d'embouche. Toutes ces voies sont actuellement explorées par les Peul du *Waaloo*, qui ne semblent pas se résoudre pour l'instant à limiter la croissance des effectifs.

En milieu wolof, les stratégies foncières sont clairement prioritaires. Le fait marquant est l'importance prise en cinq ans par le groupe des exploitants du type « Privé », qui représentent près du quart de l'échantillon en 1990 (soit 32 % des exploitations wolof), alors qu'elles n'étaient en 1985 que moins de 5 % des exploitations de l'échantillon (9 % des exploitations wolof). La plupart d'entre eux se localisent dans le Moyen-delta. Issus des familles éminentes des villages les plus dynamiques du *Waaloo*, presque tous ces exploitants ont été formés dans le cadre de la SAED et/ou des groupements de producteurs, « Foyers » puis GIE, même si quelques citadins bien placés ont réussi à se faire attribuer des terres. En 1990, la réussite de ces « Privés » était essentiellement d'ordre foncier. S'ils contrôlaient en effet près de 50 % des surfaces mises en culture dans le *Waaloo*, ils étaient en effet loin de pouvoir mettre en culture l'ensemble de leurs terres, et leurs niveaux de production étaient faibles. L'utilisation d'intrants,

engrais et herbicides, quoique généralisée, était relativement faible, la double culture ne concernait que quelques casiers, et exceptionnellement l'ensemble des parcelles au sein de ces casiers. L'avenir de ces exploitations spécialisées, donc fragilisées, sera fonction de leur capacité à assurer la maintenance des aménagements et à intensifier leurs systèmes de culture ; il sera particulièrement dépendant de l'évolution des prix des intrants et du riz, mais aussi du marché local du travail.

Au sein des exploitants wolof, les disparités s'accroissent entre les grandes exploitations rizicoles et celles des « petits » riziculteurs plus ou moins diversifiés, qui fournissent de plus en plus de main-d'œuvre aux précédents. À côté de ces trajectoires agricoles, un certain nombre d'unités familiales dont les revenus sont dominés par le salariat dans l'agro-industrie ou le secteur tertiaire semblent tentés par des modes de vie plus proches de celui des citadins, ce qui s'accompagne parfois par des tentatives de diversification variées, dirigées principalement vers le secteur du transport et du commerce. Cette option concerne également la frange des exploitations peul du Haut-delta qui combinaient salariat et élevage, dont les jeunes se détournent résolument de l'agriculture.

Un certain nombre de problèmes techniques demeurent, qui concernent tant les systèmes de culture (le contrôle des cypéracées<sup>5</sup> adventices en particulier) que les systèmes d'élevage. Les éleveurs sont condamnés à développer rapidement des modes de conduite plus intensifs, adaptés au contexte agro-économique du *Waaloo*. Les expérimentations en cours montrent que divers types d'ateliers de production animale intensive peuvent assurer une productivité et une rémunération attractives du travail. Le développement progressif des cultures fourragères irriguées semble indispensable, en dépit de la véritable révolution conceptuelle et technique que cela représente, pour des pasteurs qui en ont connu d'autres. Mais cela suppose un effort de recherche que seul l'État et ses partenaires internationaux seraient en mesure de faire, s'ils acceptaient enfin d'accorder quelque attention à l'élevage.

D'importants problèmes persistent également dans le domaine de la maintenance des aménagements hydro-agricoles, de la gestion de l'eau et de l'évolution des sols. L'absence de tout système de drainage à l'échelle de la région constitue une menace écologique de plus en plus sensible pour l'ensemble des sols de *waalo*, menacés de pollution chimique et de salinisation. Les remontées de sel provenant de dépôts anciens dans le sous-sol ou de nappes phréatiques souvent salées ont déjà conduit à l'abandon de certains casiers. Des cultures fourragères plus tolérantes que le riz pourraient sans doute constituer une solution dans certains cas, mais faute d'une politique d'ensemble, qui nécessiterait à nouveau d'énormes investissements, l'avenir apparaît préoccupant.

La révolution agricole n'en est probablement qu'à ses débuts. À peine entamée, la colonisation agricole des sols de *jeeri* constituera probablement à moyen terme un enjeu majeur, et un facteur important de diversification de l'économie agricole locale. Peut-être cette nouvelle étape pourrait-elle fournir l'occasion de corriger les déséquilibres sociaux, et en particulier le renforcement des inégalités qui ont été induites dans la société *Waaloo-waaloo* durant cette période de concurrence sauvage pour la terre et l'accès au crédit, déséquilibres qui risquent de

---

5. Mauvaises herbes envahissantes des zones humides.

soulever un certain nombre de problèmes socio-politiques. Certains observateurs n'excluent pas, par exemple, le risque de constitution d'un système latifundiaire. Le brutal désengagement de l'État, la remise des terres aux communautés rurales ont laissé le champ libre aux stratégies foncières des familles wolof qui dominent les conseils de ces collectivités locales, les amenant à se détourner de leurs stratégies traditionnelles de diversification, ce qui n'est pas sans risque. La mise en valeur très partielle des terres des plus gros tributaires, les défaillances qui se multiplient parmi les débiteurs de la Caisse de crédit agricole font craindre que la dynamique du développement agricole ne soit pas toujours à la hauteur de celle dont ont collectivement fait preuve les exploitants — et comment aurait-il pu en être autrement ? — lorsqu'il s'agissait d'accaparer les terres et les équipements abandonnés par l'État.

Au-delà de ces changements sociaux, au-delà des ruptures techniques majeures qu'ont vécu aussi bien les Wolof que les Peul, on ne peut manquer d'être frappé par les permanences anthropologiques très marquées que révèlent les stratégies différenciées qu'ils développent. Dans un contexte politique, technique et économique nouveau, les uns et les autres font preuve d'une capacité insoupçonnée d'adaptation et d'innovation, chacun s'inspirant du génie propre à leur groupe ethnique, à travers des réflexes ancrés dans un passé très ancien de cultivateurs sédentaires pour les uns, de pasteurs transhumants pour les autres. Comment cette diversité culturelle réaffirmée, loin d'être un facteur de rigidité et d'uniformité, contribue au contraire à inspirer des solutions nouvelles et diversifiées majoritairement fondées sur la pluriactivité, la flexibilité et l'adaptation souple aux contraintes et aux opportunités locales ; comment elle peut constituer une force et une richesse pour une jeune nation, voilà l'un des sujets de réflexion que suggère cette remarquable étude, en montrant notamment la vitalité économique d'un élevage pourtant obstinément ignoré des politiques de développement régional durant un demi-siècle.

*Institut national de la recherche agronomique,  
Département systèmes agraires et développement, 1994.*